

Lettre de Paris

Le Retour de M. Le Bargy—Les grèves théâtrales—Les Marrons et l'Amour
de la Tradition—La Fièvre Verte et les Hommes Politiques—
Versailles et la Mode.

Par FRANCIS DE MIOMANDRE

Il y avait, vous le savez, à Paris, une question Le Bargy, et elle passionnait tout le monde, car la plus humble midinette, chez nous, le plus modeste ouvrier, s'intéresse à tout ce qui touche le théâtre et surtout la personne des acteurs ou des actrices.

M. Le Bargy, à l'époque où il était le plus célèbre, avait quitté la Comédie-Française, et la Comédie-Française ne le lui avait point pardonné, d'abord parce que, à ce moment, il en était la gloire, ensuite parce que cet exemple désastreux fut aussitôt suivi par une quantité d'étoiles: à tel point que, si les choses avaient continué dans cette voie, ce pauvre Théâtre Français n'aurait plus eu un seul acteur.

Mais M. Le Bargy, à la suite d'une série de coïncidences juridiques absurdes, se trouva mis dans l'obligation de ne plus jouer nulle part, sans avoir un dédit formidable à payer à la Direction de la Porte-Saint Martin, qui cependant ne le faisait pas jouer, et ce sont là de véritables mystères, c'est-à-dire des choses que l'on comprend admirablement quand quelqu'un vous les explique et qui, le lendemain, vous paraissent plus obscures que jamais. Bref, M. Le Bargy voulu rentrer à la Comédie-Française et celle-ci, tenant enfin sa vengeance, s'y refusait. L'opinion publique, plus forte que tout, fit entendre au Ministre de l'Instruction Publique qu'il fallait réintégrer au bercail la brebis repentante. Il s'exécuta de fort bonne grâce. Et tout le monde a été très content. Est-il rien, en effet, de plus mélancolique qu'un comédien mis dans l'impossibilité de jouer? L'acteur ne peut pas, comme l'écrivain ou le peintre, attendre quoi que ce soit de la postérité. La gloire est viagère, immédiate. Il lui faut cueillir tout de suite les lauriers les plus enivrants, certes, mais aussi les plus flétrissables qui soient. Sans compter que (on ne pense pas toujours à ce détail) chaque comédien a un genre particulier. Celui qui a l'habitude d'incarner les rôles de jeunes gens et de séducteurs est, plus que tous les autres, talonné par le temps. Malgré tous les artifices du maquillage, il vient un moment où rien ne peut suppléer à la véritable jeunesse. Or, M. Le Bargy s'était fait une sorte de spécialité de ces rôles don juanesques. Il était, avant la génération de M. Brulé, le jeune premier idéal, celui dont rêvaient les jeunes filles de province et même de Paris. Il a perdu, vraiment pour rien, les derniers triomphes sur lesquels il pouvait compter.

Tout ceci nous enseigne qu'il faut craindre pis que la peste les pièges de la jurisprudence et que l'affaire en apparence la plus claire peut toujours devenir, pour peu que le destin s'en mêle, la pierre d'achoppement où viendra se briser votre carrière.

Quant aux grèves qui, chaque jour, mettent en question l'intégrité du programme des théâtres et jusqu'à leur existence même, nous nous y intéressons infiniment moins. Cela nous agace, à la longue, quand nous sommes installés dans notre fauteuil, d'apprendre que les machinistes ne sont pas contents ou parce que les violons doivent reprendre à 10 h. 1/2 le train qui les ramène dans leur banlieue. En tant que spectateurs, nous sommes enchantés d'apprendre que les violonnistes demeurent tous hors des murs, mais en tant que spectateurs cela nous laisse froids, et nous perdons peu à peu l'habitude d'aller au théâtre. Les premiers qui en pâtiront seront les employés eux-mêmes, le jour où les théâtres fermeraient. Mais il faut espérer que leur bon sens les empêchera d'en venir là. Cet emploi perpétuel de la grève pour obtenir n'importe quoi me

fait irrésistiblement penser à l'existence de ces ménages bizarres où la femme, lorsque son mari lui refuse un manteau de fourrure de vingt mille francs ou un cornet de marrons de trente centimes, parle aussitôt de retourner chez sa mère. Le mari cède pendant plusieurs années, mais il vient un moment où il dit: "Eh bien! vas-y!" et l'épouse, interdite, demeure tranquillement chez elle.

Puisque j'ai parlé de marrons, je m'en voudrais de ne pas dire à quel point ils se mêlent à notre existence hivernale. Les échoppes en plein vent où on les fait cuire et où on les débite dans de petits cornets de papier, font partie de la rue, et elles ne chôment jamais. C'est si bon de sentir un marron rôti, bien brûlant, dans le creux de sa paume, et si bon de le manger! c'est comme une bouffée de campagne qui vous éclat dans la bouche, chaude, aromatique, odorant la feuille morte et la fumée. C'est délicieux et l'on comprend que ces pauvres Parisiens, qui mènent entre les quais de pierre de leur ville une existence presque artificielle, s'offrent à si bon compte, au coin des rues, un bain de nature si je puis dire.

Bien entendu, les marrons sont devenus très chers, et ce qui coûtait autrefois dix centimes en vaut cinquante. N'importe, nous continuons à dire "deux sous de marrons" en parlant du petit cornet que nous avons payé dix sous, par un phénomène psychologique du même ordre que celui qui nous fait appeler "un trois-cinquante" le volume jaune qu'on ne nous cède plus qu'au prix de six, sept, huit, neuf ou dix francs, selon la fantaisie de l'éditeur. Non seulement il y a là une preuve touchante de notre fidélité au souvenir et de notre sens profond des traditions, mais encore quelque chose comme un pathétique espoir dans l'avenir. C'est comme si nous disions à la vie chère: "Fille que tu es, amuse-toi tant que tu veux et presse-nous jusqu'à l'âme; un jour viendra où pour mes deux sous, j'aurai droit vraiment à deux sous de marrons, ou pour mes trois francs cinquante j'aurai vraiment mes trois cents pages d'illusions sentimentales." C'est par de telles artifices de langage que nous nous aidons à supporter la vie.

On nous annonce de nouveaux cas d'Académie. L'Académie, appelée aussi fièvre verte, sévit à des époques indéterminées, mais avec une contagion terrible de rapidité. Elle s'attaque de préférence aux hommes de lettres, aux savants, généraux, aux prélats, et elle a pour symptôme le plus remarquable une espèce d'agitation qui oblige le malade à sortir de chez lui et à aller demander conseil et soulagement à ceux qui furent naguère atteints du même mal et qui en furent guéris par une cure dans le sanatorium qui est au bout du Pont-des-Arts. Il paraît, en effet, que sitôt qu'on a franchi le seuil de ce monument, gardé par ses deux lions de pierre, on ne peut plus jamais être malade, du moins de ce mal-là. Il paraît aussi que pour y obtenir le microbe de la fièvre verte sont capables de faire n'importe quoi.

Cette saison, le mal sévit surtout chez les hommes politiques. L'exemple de M. Barthou, aujourd'hui rapidement guéri, encourage beaucoup d'espoirs chez les orateurs parlementaires. Ils se disent qu'après tout, entrer sous la Coupole, cela ne leur coûtera qu'un discourt de plus. Ils en font tellement! Avant d'aller rendre leurs stations favorites de la Côte d'Azur: Nice, Cannes, Menton, etc... les Parisiens, cette saison, font un petit séjour à Versaille. Le bon ton a réuni à des gens du monde, des artistes et quelques

TERRIBLE ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Un terrible accident de chemins de fer est arrivé sur la ligne de la compagnie New York Central. Un train de cette compagnie transportant un grand nombre de voyageurs de Boston à Chicago est entré en collision avec un train de voyageurs de la compagnie Michigan Central allant à Detroit.

Les deux trains allaient à toute vitesse quand le tamponnement est arrivé et pas un wagon du train de Michigan Central est sorti intact de cet accident. Les trois premiers wagons ont été complètement pulvérisés. On estime le nombre des tués à une cinquantaine et le nombre des blessés à 200. L'accident s'est produit aux extrémités de Porter Junction, situé à 50 milles de Chicago. Le chauffeur et le mécanicien du train de la compagnie New York Central ont été tués sur le coup. Le chauffeur et le mécanicien du train de la compagnie Michigan Central ont sauté de leur locomotive avant le tamponnement et ont pris la fuite. On les recherche.

étrangers plus parisiens que les Parisiens même, et ils y mènent, par les derniers jours d'automne, une existence de banheusards millionnaires qui n'est point sans charme. En effet, Paris n'est guère plus loin pour eux que s'ils habitaient Neuilly, et pour les jours où Paris ne les attire pas, ils ont à leur disposition ce parc royal qui est bien l'un des plus beaux paysages qui soient au monde....

Il y a là peut-être un peu de snobisme, mais sympathique à tout prendre, car il est absolument impossible qu'il se

Nous raisonnons avec les esprits; nous vivons avec les cœurs.—Pernetty.

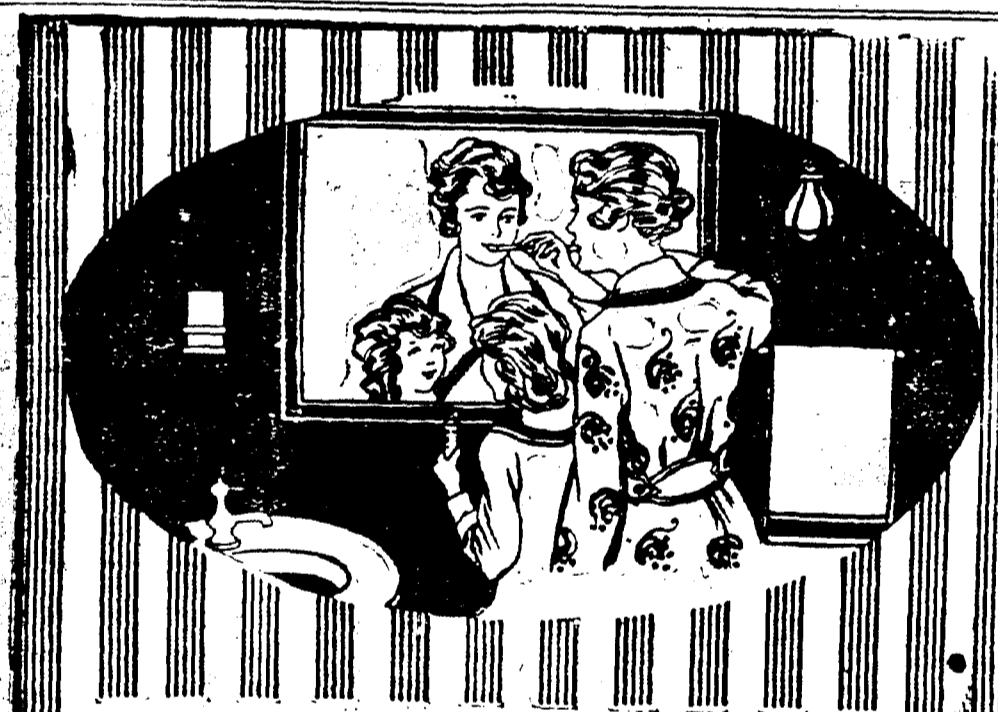
UN COUP MANQUÉ

Une tentative ayant pour but de délivrer des prisonniers incarcérés à la prison de la paroisse n'a pas réussi, grâce à un "tuyau" donné à M. Archie Rennyson, directeur de la prison.

M. Rennyson fut averti samedi après-midi qu'une tentative de délivrance serait faite, et ne perdant pas une minute se rendit immédiatement voir le sous-avocat du parquet, M. Craven, et ensuite M. Molony, chef de la sûreté. Ceux-ci, accompagnés du capitaine de la sûreté Casey, se rendirent à la prison, et visitèrent les prisonniers suspects, et ils trouvèrent sur l'un d'eux, le nommé Zalenka, criminel, attendant son jugement, six scies en acier de huit pouces. Dans la même cellule se trouvait Harry Ahern, un des suspects de l'affaire des bandits qui dévalisèrent la banque Hibernia, ainsi que Charles White, qui est détenu pour abus de confiance, et George Decker, accusé d'avoir tiré un coup de feu sur son frère. Dans la cellule attenante se trouvait le nommé Félix Birbiglia, complice de Zalenka, ainsi que Robert Holland, suspecté d'être le chef de la bande des bandits de banque.

Dimanche matin la police a mis en état d'arrestation le Docteur N. J. Cornell, qui a été détenu à la prison pour vol d'automobile et qui fut relâché il y a quelques jours. Il est venu à la prison samedi matin chercher des effets d'habillement qu'il avait laissés dans la cellule qu'il occupait pendant son incarcération et qui est occupée maintenant par Zalenka et le reste des mal-fauteurs. L'enquête continue.

Désirer une chose impossible est l'hallucination d'un cerveau malade. Que de cerveaux malades de par le monde!



Examinez Vos Dents Dans le Miroir

Des dents propres sont l'indice d'une bonne santé, tandis que les dents sales indiquent tout le contraire. Il arrive souvent qu'une mauvaise dentition provient d'un manque de soins et de la négligence.

Examinez dans un miroir si la propreté de vos dents rend votre sourire plus agréable.

Demandez à votre dentiste pourquoi de belles dents sont nécessaires à une bonne santé.

Prenez l'habitude de vous les laver deux fois par jour avec la pâte dentifrice rafraichissante "COLGATE'S".

"BONNES DENTS — BONNE SANTÉ"

Le nom de "Colgate" sur des articles de toilette signifie: Honnêteté, Pureté et Bonne Qualité. Fondés en 1806.

